



HAL
open science

Les Indiens d'Antananarivo, des citoyens comme les autres ?

Catherine Fournet-Guérin

► **To cite this version:**

Catherine Fournet-Guérin. Les Indiens d'Antananarivo, des citoyens comme les autres ? : Une minorité citadine ancienne, active mais vulnérable. *EchoGéo*, 2024, 67, 10.4000/11y00 . hal-04643564

HAL Id: hal-04643564

<https://hal.science/hal-04643564>

Submitted on 10 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les Indiens d'Antananarivo, des citadins comme les autres ? Une minorité citadine ancienne, active mais vulnérable

Résumé.

Les Indiens d'Antananarivo, capitale de Madagascar, forment un groupe minoritaire très visible et identifié en ville et n'ayant pourtant jamais fait l'objet d'une étude en géographie sociale et culturelle. Ces personnes, descendantes d'un mouvement migratoire développé dans un contexte colonial indianocéanique, sont pleinement insérées dans l'espace urbain où elles contribuent aux dynamiques urbaines et développent des pratiques et des représentations similaires à la population malgache aisée. Cependant, précisément en raison de leur position sociale favorisée, les Indiens aisés se distinguent par des pratiques mobilitaires contraintes par des raisons de sécurité et expriment un fort sentiment de vulnérabilité spatiale. Leur place en ville est sans cesse renégociée en fonction des contextes politiques et économiques. En dépit d'un déni de citoyenneté qui leur est opposé par la société locale, leur contribution par diverses expressions à la vie citadine est attestée. Finalement, les Indiens d'Antananarivo recherchent un droit à l'indifférence et à être des citadins comme les autres.

Mots clefs : Indien de Madagascar, Antananarivo, citoyenneté, minorité, visibilité, stigmatisation

English Title

Are Indians of Antananarivo usual city dwellers ? An old, active and though vulnerable urban minority

Abstract

The Indians of Antananarivo, the capital of Madagascar, form a highly visible and identified minority group in the city. Yet they have never been studied in social and cultural geography perspective. Descendants of a migratory movement that developed in a colonial Indian-oceanic context, these people are fully integrated into the urban space where they contribute to urban dynamics and develop practices and representations similar to those of the well-to-do Malagasy population. However, precisely because of their dominant social position, Indians are characterised by mobility practices that are constrained by security concerns, and express a strong sense of spatial vulnerability. Their place in the city is constantly being renegotiated according to the political and economic context. Despite the denial of their urban identity by local society, their contribution to city life through various forms of expression is well documented. Finally, the Indians of Antananarivo seek a right to indifference and to be city dwellers like everyone else.

Key words : Indian of Madagascar, Antananarivo, cityness, minority, visibility, stigmatisation

Dans la plupart des villes de l'océan Indien occidental et d'Afrique orientale vivent des citadins désignés comme « indiens », même s'ils sont tous nés sur place, leur famille y étant installée depuis plusieurs générations¹. Selon les villes, ces « Indiens » représentent une part plus ou moins importante de la population urbaine, de moins de 1 % à Antananarivo (Gay, 2009) à 27 % à Durban par exemple (Mainet-Valleix, 2002). Même si les données sont anciennes, l'ordre de grandeur reste valable car il s'agit d'un ensemble de personnes dont la

¹ En Afrique, ces migrations ont eu lieu dans le cadre colonial depuis les Indes britanniques, de la deuxième moitié du XIX^e siècle aux années 1930. Il s'agissait de populations principalement masculines à l'origine, venues dans le cadre du statut dit d'engagé, ou en tant qu'indépendants. À Madagascar, il s'agit presque exclusivement de commerçants indépendants, venus volontairement et librement, et pour l'essentiel provenant de l'État indien actuel du Gujarat, à la frontière pakistanaise. Une analogie peut être effectuée avec les populations originaires de Chine, venues à Madagascar à la même époque et dans le même contexte. Pour des informations sur ces Tananariviens d'ascendance chinoise, voir Fournet-Guérin, 2009.

taille n'augmente plus par apport migratoire récent², lequel a été quasiment stoppé avant les indépendances, mais seulement par croît naturel, les pratiques matrimoniales étant en outre principalement endogames (Adam, 2009). À Madagascar, les Indiens constituent un groupe social auto-identifié et considéré comme tel par la société majoritaire, faible numériquement mais très visible dans l'espace urbain et très présent dans les discours des habitants. Il sera ici considéré comme un groupe, même s'il existe une importante diversité interne en fonction de la structuration en communautés religieuses, mais non perçue par les autres habitants de Madagascar.

Encadré 1 – La diversité interne des Indiens de Madagascar

Le terme d'Indiens de Madagascar est générique et employé en auto-désignation par les membres de ce groupe. Celui-ci est cependant composé de cinq groupes ethno-religieux très structurés, fonctionnant de manière endogame à l'intérieur de chacun de ces sous-groupes, et étant principalement identifiés par la pratique religieuse. On distingue ainsi, par importance numérique décroissante : les Bohras, les Khodjas, les Ismaéliens, soit trois communautés chiïtes, les Sunnites et les Hindous. Les Bohras et les Khodjas représentent les trois quarts des Indiens. Dès qu'une personne membre de l'un de ces groupes sait que son interlocuteur connaît la diversité interne des Indiens, elle va immédiatement décliner cette identité, en disant par exemple « Je suis Bohra ». À l'inverse, pour la plupart, les Malgaches ne perçoivent pas cette diversité, considérant l'ensemble des personnes comme des Indiens, et n'ayant pas de connaissance de leurs identités ni langagière ni confessionnelle ni nationale : comme l'indique Denis Gay, « bien que [...] catégorisée de manière homogénéisante par la majorité malgache, elle continue de cultiver ses divisions internes » (Gay, 2009, p. 12).

Il n'existe pas de données précises et officielles concernant le nombre des personnes d'origine indienne (cf. note 3 *infra*). Des chercheurs spécialistes en proposent des estimations en se fondant sur diverses sources. Ainsi, en 2009, le groupe des Indiens est estimé par Denis Gay à 17 000 personnes, soit 0,1% de la population totale du pays, vivant en ville pour 80 % d'entre eux. À Antananarivo, la capitale de Madagascar, ces Indiens sont très visibles, connus de tous, souvent honnis, bien que très peu nombreux en valeur absolue comme en proportion. En effet, sur environ trois millions d'habitants dans l'agglomération, les Indiens représenteraient entre dix et vingt mille personnes, soit une proportion marginale³. Pourtant, tout Tananarivien identifie clairement ce groupe, auquel il attribue la désignation péjorative de *Karana*⁴, tandis que les membres de ce groupe ont la claire conscience d'en faire partie et revendiquent cette appartenance lors de la définition de leur identité face à une personne de l'extérieur. D'un point de vue sociologique et anthropologique, on peut donc parler d'un « groupe social constitué » (Gay, 2009, p. 70)

² Il existe une immigration de ressortissants indiens, modeste mais réelle, depuis les années 2000. Toutefois, il s'agit d'une immigration de travail, liée à l'essor économique international contemporain de l'Union indienne, qui n'est pas corrélée à la présence du groupe des Indiens de Madagascar, constitué dès le XIX^e siècle dans le cadre colonial. Ces immigrés récents, citoyens indiens, contrairement à la plupart des Indiens de Madagascar, ne font donc pas partie de l'étude.

³ Il n'existe aucune donnée fiable de dénombrement de ce groupe. Il ne peut s'agir d'une identification par la nationalité, certains d'entre eux étant malgaches, nombreux étant français et quasiment aucun indien. Certains ne s'identifient pas comme tels, se désignant simplement comme malgaches. Enfin, à la suite de périodes durant lesquelles les Indiens de Madagascar ont été la cible explicite d'actes criminels, une partie d'entre eux a quitté le pays de manière définitive, la dernière fois en 2017-2018. Les membres de la communauté religieuse Bohra, la plus nombreuse selon Gay (2009), ont comptabilisé 900 familles (au sens de ménages) dans l'agglomération, soit quelques milliers de personnes, nombre fixé lors de la pandémie de Covid-19 en 2020 qui a nécessité l'actualisation des données afin de pouvoir délivrer de l'aide aux membres. Or Denis Gay mentionne à la fin des années 2000 que les Bohras représentent le groupe numériquement le plus important des Indiens d'Antananarivo, à part égale avec les Khodjas (chacun entre 6 000 et 7 000 membres à l'époque). L'évolution entre ces deux données semble signaler une baisse.

⁴ Au début des années 2000, j'écris en employant le terme *Karana*, imposé de façon en apparence neutre par mon entourage malgache, sans prendre la mesure de son caractère exclusivement péjoratif. En 2023, toutes les personnes rencontrées m'ont clairement indiqué que personne du groupe n'utilisait cet exonyme.

pour les Indiens de Madagascar, et conséquemment pour les Indiens d'Antananarivo. Le décalage entre la faiblesse de leur nombre et leur importance dans les discours de la population locale majoritaire est considérable et constitue un paradoxe. Si la présence des Indiens est en effet très visible dans la ville, tant dans son paysage urbain que dans son organisation économique et sociale, ils font cependant l'objet d'une stigmatisation sociale, et ce alors même que nombre d'entre eux occupent une position sociale dominante (Rabenantoandro, 2010). Ce chercheur les caractérise en tant que « toute petite minorité [...] dominante [du point de vue économique] ». Dans cet article, cette approche par la notion de minorité (cf. infra) est retenue et est envisagée notamment d'un point de vue spatial.

Les Indiens de Madagascar sont peu présents dans les sciences humaines et pour ainsi dire absents des études en géographie. Quant à ceux d'Antananarivo, aucune étude ne s'est intéressée à eux en tant que citoyens. La littérature scientifique, presque exclusivement en français⁵, se compose tout d'abord de travaux anciens, datant souvent de l'époque de la domination coloniale française, qui envisagent la présence indienne à Madagascar comme un « problème » ou une « question » (Decraene, 1964 ; Donque, 1968)⁶. Plusieurs travaux, postérieurs à l'indépendance en 1960, s'intéressent aux Indiens en tant que minorité ethnique posant des questions d'ordre politique (Le Bourdieu, 1978) ou en tant que minorité ethno-religieuse étudiée d'un point de vue anthropologique (Blanchy, 1995 ; Gandelot, 2008 ; Gay, 2009 ; Raherisoanjato, 1987). Les Indiens de Madagascar sont également intégrés à des études via la thématique de l'islam à Madagascar (Bavoux, 1990 ; Gueunier, 1994). Des géographes, malgaches ou français, ont publié des travaux, à l'échelle de Madagascar tout entier (Hoerner, 1990) ou à propos de la présence indienne dans de grandes villes de province comme Tuléar dans le sud-ouest (Lupo-Raveloarimanana et Lupo, 2003) ou Majunga dans le nord-ouest (Rabearimanana, 2011). Les géographes malgaches reprennent, souvent avec peu de distance critique, des discours plus ou moins hostiles à ce groupe. Gabriel Rabearimanana parle ainsi d'« emprise *karana* » pour Majunga. Aucune recherche récente n'a été menée sur les Indiens en tant que citoyens et aucune n'a jamais porté spécifiquement sur les Indiens d'Antananarivo, pourtant la capitale politique et économique du pays, où ils jouent un rôle majeur dans l'économie urbaine mais aussi nationale, Antananarivo étant la seule métropole internationale de Madagascar. La recherche est plus étoffée en Afrique orientale, qu'il s'agisse des grandes villes du Kenya (Adam, 2009), de Kampala en Ouganda (Calas, 1998), de Moshi en Tanzanie (Brient, 2007) ou des citadinités des Indiens en Afrique du Sud (Mainet-Valleix, 2002).

Cet article vient donc combler un vide dans les études à la fois urbaines sur Antananarivo et dans celles consacrées aux sociétés de Madagascar, lesquelles sont bien plus diverses en termes d'origines qu'elles ne sont souvent représentées. Le terme de cosmopolitisme est récusé par nombre de Tananariviens pour caractériser la population de leur ville (Fournet-Guérin, 2017, p. 47) alors même qu'elle l'est, de par sa longue construction historique faite

⁵ Alors qu'il existe beaucoup de travaux portant sur la diaspora indienne en anglais.

⁶ La manière dont le pouvoir colonial français a considéré les Indiens est ambivalente et a évolué selon les périodes. Aux débuts, ils ont été explicitement favorisés par celui-ci pour affaiblir les élites et les réseaux marchands malgaches, ce qui s'est traduit par une position d'intermédiaire commercial qui a été construite par les Français (négociants, collecteurs...). Néanmoins, durant la Seconde Guerre mondiale, ils ont été suspectés de sympathie pro-britannique par le pouvoir vichyste et, à l'approche de l'indépendance, la France a été réticente à leur octroyer la nationalité, les renvoyant vers le fait qu'il existait une Inde indépendante depuis 1947. De ce fait, leur situation nationale s'est fortement complexifiée après 1960, certains souhaitant et réussissant à devenir français, d'autres malgaches et enfin une fraction, toujours estimée à quelque 20 % du groupe de nos jours, restant apatride. Cela a fortement fracturé le groupe en fonction des nationalités obtenues, avec parfois des différences au sein même des communautés et plus encore des familles (certains hommes ont également renoncé à demander la nationalité française en raison du service militaire obligatoire, tout comme des hommes malgaches d'ailleurs).

de contacts multiples et de par sa composition migratoire contemporaine, et ce même si les personnes d'origine étrangère sont en proportion très minoritaires.

Les champs théoriques sont principalement au nombre de trois. Il s'agit en premier lieu d'envisager les Indiens d'Antananarivo comme des citoyens à part entière et de s'intéresser à leur rapport à l'espace, qu'il soit pratiqué ou imaginé, en termes de citoyenneté. Les références sont nombreuses pour caractériser ce champ, aussi je ne mentionnerai que le livre collectif *Vies citadines* (Gervais-Lambony et Dorier-Apprill, 2007) qui expose bien la notion en géographie et ses différentes acceptions. Ensuite, il s'agit d'envisager un groupe social en tant que minorité, à la fois de par sa place démographique dans la société urbaine, redoublée par la place dévalorisée qui lui est assignée par la société majoritaire. Depuis les travaux de l'école de Chicago et de Louis Wirth (1945), est considéré comme minoritaire un groupe de personnes qui subit une expérience de minoration. Selon Pap Ndiaye, il s'agit d'« un groupe social [défini] en fonction du critère de l'expérience sociale partagée selon [un] marqueur socialement négatif », autrement dit une assignation identitaire faite à un « groupe de personnes faisant l'objet d'un traitement discriminatoire » (Ndiaye, 2008, p. 56). Enfin, l'article s'inscrit dans une perspective de géographie sociale et culturelle à partir de l'étude des spatialités d'un groupe singulier dans une société urbaine.

Les données rassemblées pour cet article sont de nature qualitative. Elles ont été construites entre 2001 et 2023, dans le cadre de recherches plus larges menées de manière diachronique sur les citoyennetés des habitants d'Antananarivo à Madagascar (Fournet-Guérin, 2007 ; 2017). Treize entretiens approfondis semi-directifs ont été menés, en français, à Antananarivo (en 2001, 2011 et 2023) ainsi qu'en région parisienne, auprès de personnes s'identifiant comme Indiens de Madagascar et ayant vécu ou vivant à Antananarivo. Ces personnes ont toutes été rencontrées par relation interpersonnelle, ce qui m'a permis pour certaines de les rencontrer à plusieurs reprises et dans différents lieux et situations. J'avais en effet fait l'expérience de nombreux refus en tentant de discuter avec des Indiens de Madagascar à Antananarivo sans être connue ou recommandée. Cela constitue donc un biais dans les informations recueillies. Ces entretiens sont croisés avec des observations menées dans l'espace public à Antananarivo, dans des lieux de sociabilité (restaurants, centres commerciaux, jardins publics notamment). Enfin, des discours recueillis dans la presse malgache francophone et sur des sites Internet complètent les données⁷.

Encadré 2 – La composition de l'échantillon des personnes rencontrées

Il compte six hommes et sept femmes. Parmi les communautés identifiées, une personne est Khodja, trois sont Bohras et trois Ismaïliennes, l'information n'étant pas recueillie pour tous, car j'avais fait le choix intentionnel de ne pas poser cette question, afin d'insister davantage sur l'identité en tant que citoyen que sur les appartenances ethno-religieuses. Cinq ont été rencontrées en France, neuf à Madagascar, dont une personne dans les deux pays. Les personnes rencontrées sont très majoritairement entrepreneurs, négociants ou commerçants, Une enseignante et deux religieux hommes ont également été rencontrés. Le métier de pharmacien est également très répandu et les Indiens sont surreprésentés dans celui-ci en ville, mais aucun n'a été rencontré à Madagascar. Une personne interrogée a mentionné cette activité pour ses enfants. Il s'agit d'une profession à l'intersection du commerce et d'études supérieures poussées, souvent choisie dans de nombreux pays du monde par des minorités désireuses d'ascension et de légitimation sociales. En France, un couple de pharmaciens d'une quarantaine d'années a été rencontré, tous deux Indiens de Madagascar mais nés et ayant toujours vécu en France.

Dans cet article, il s'agira de voir en quoi les Indiens d'Antananarivo constituent un ensemble de citoyens perçu comme homogène en dépit de sa diversité interne, tant culturelle

⁷ Une étude systématique de ces discours relatifs aux Indiens de Madagascar n'a toutefois pas pu être menée et serait à faire.

que sociale. On montrera qu'il s'agit à la fois d'un groupe minoritaire et minoré, exclusivement réduit dans les représentations par la majorité d'origine malgache à ceux qui sont aisés⁸ socialement, et stigmatisé du fait d'une assignation identitaire collective à une extranéité, quels que soient la nationalité et l'ancienneté et la profondeur de l'ancrage citoyen. Quelles que soient également les positions sociales des Tananariviens d'ascendance malgache, leur perception des Indiens est la même, alors qu'on montrera que ceux-ci développent des pratiques citoyennes similaires à celles des Malgaches aisés. Du seul point de vue de la citoyenneté, existe-t-il une singularité ethno-culturelle, comme l'assignation identitaire majoritaire le pense et le proclame ? Ou s'agit-il davantage de pratiques relevant avant tout de processus liés au milieu social aisé, doublés d'une situation paradoxalement minoritaire ?

Pour ce faire, on verra tout d'abord que les Indiens étudiés appartiennent à un milieu social qui en fait des citoyens aisés comme les autres. Il s'agira ensuite d'envisager en quoi il est possible de parler de citoyenneté à part, fondée notamment sur la crainte et la vulnérabilité en raison de la situation de minorité, certes aisée, mais stigmatisée. Enfin, on s'intéressera aux processus d'interactions spatiales et sociales entre ce groupe et la population malgache majoritaire⁹, afin de montrer ce que les Indiens d'Antananarivo apportent *de facto* à la société urbaine à laquelle ils appartiennent, même si ces apports sont plus ou moins bien reconnus et acceptés localement.

1. Les Indiens d'Antananarivo, des citoyens aisés comme les autres ?

1.1. Une visibilité des Indiens dans l'espace urbain

Une très grande majorité des Indiens d'Antananarivo sont commerçants ou entrepreneurs (Gay, 2009). De ce fait, leur visibilité dans la ville est forte. Ainsi, dans certains quartiers centraux, les boutiques sont majoritairement tenues par des Indiens : c'est le cas à Tsaralalana (boutiques de tissus, drogueries, hôtels, restaurants, boîtes de nuit... ; photo 1), à Andravoahangy (quincailleries), à Behoririka (pièces détachées), ou encore à Antaninarenina (bijouteries).

⁸ Par « aisé » on entend le fait d'avoir accès à une consommation diversifiée (souvent possession d'au moins une voiture, d'un logement spacieux et bien équipé, d'appareils électroniques et électroménagers notamment), de pouvoir voyager à l'étranger (possession d'un passeport et de la capacité économique à le faire) et d'être relativement libre de contraintes dans la gestion du budget domestique. Au sein de ce groupe de personnes « aisées », il existe une diversité de situations, allant de personnes vivant de leurs revenus, qu'on pourrait schématiquement assimiler à des « classes moyennes supérieures », à celles entrant dans la catégorie, numériquement très restreinte des « riches », où la capacité de consommation est bien plus importante et l'épargne très élevée. Chez les Indiens d'Antananarivo considérés comme aisés, on trouve toute cette variété.

⁹ Par « population malgache majoritaire », j'entends les personnes originaires de Madagascar et s'en revendiquant autochtones. À Antananarivo, il s'agit principalement des Merina, mais aussi d'autres groupes sociaux de l'île. Le fait qu'une partie des Indiens soient de nationalité malgache et s'en revendiquent est totalement délégitimé par cette société malgache, qui fonde son identité sur ce capital d'autochtonie, en partie linguistique, perçu comme biologique (par filiation), ancestral et donc phénotypique. Pour plus de précisions sur les stratifications de la société malgache et en particulier tananarivienne, voir Fournet-Guérin, 2007.



Photo 1. Un magasin de marchandises générales du quartier central de Tsaralalana, caractéristique des commerces tenus par les Indiens de Madagascar, à la clientèle locale. Source : C. Fournet-Guérin, 2011.

Des marqueurs visuels tels que les enseignes ou la dénomination du commerce attestent de l'origine de leur propriétaire (snack *Shalimar*, hôtel *Taj*, magasin de vêtements *Shantilal Snehal*, quincailleries Asmad ou Nourah, ou encore Bollywood Spice, par exemple). La concentration géographique visible dans ces centralités ethniques conduit la presse malgache à évoquer « *Bombay street* » ou à qualifier Tsaralalana de « *Little India* », toujours en termes dépréciatifs. La présence des Indiens à Antananarivo s'exprime également sur le plan architectural, en décalage avec la faiblesse numérique du groupe mais traduisant son poids économique. Il existe tout d'abord une architecture religieuse à travers les mosquées et les temples hindouistes. Si certaines mosquées sont très discrètes, comme celle des Ismaéliens en centre-ville, qui de l'extérieur ressemble à un immeuble d'habitation, d'autres, plus en périphérie, sont bâties sur de vastes terrains accueillant des bâtiments imposants. Ainsi, en 1999, a été construite la mosquée Khodja d'Ankorondrano, sur la route dite des hydrocarbures, totalement remaniée plus récemment dans une architecture inspirée de l'Asie centrale (photo 2). Très proche, le vaste temple hindou a également été rénové, ce qui le rend désormais plus ostentatoire.



Photo 2. La mosquée du groupe Khodja à Ankorondrano, nouvelle centralité commerçante et d'affaires au nord d'Antananarivo, rénovée en style centrasiatique. Source : <https://www.inset.fr/project/mosquee-dankorondrano-madagascar> , 2022.

La visibilité des Indiens en ville repose également sur des habitudes vestimentaires qui les singularisent dans l'espace public. Les femmes, de confession hindoue comme musulmane, portent fréquemment des *sari*, certaines de la communauté *bohra* de longues robes à capuche, la *rida*, mot gujarati en vigueur à Madagascar, qui les rendent immédiatement identifiables (photo 1). Beaucoup sont toutefois habillées à l'européenne, sans signe particulier identifiable. Le vendredi, des hommes peuvent porter un long vêtement de type *kamis*. Mentionnons également que leur phénotype les caractérise instantanément aux yeux de la société majoritaire locale en tant qu'Indiens.

1.2. Des pratiques citadines similaires à celles des Malgaches de même milieu social : les spatialités des membres aisés du groupe

Il est réducteur de considérer que les Indiens d'Antananarivo sont un groupe socialement favorisé, car, en dépit de la situation visible d'un groupe plutôt aisé, il existe une diversité interne, non étudiée à ma connaissance. Cependant, toutes les personnes que j'ai rencontrées appartenaient à des catégories sociales aisées, aussi les analyses qui suivent se fondent-elles exclusivement sur cette partie du groupe. Il serait cependant très intéressant de mener une étude sur Indiens les plus modestes, invisibilisés en raison de la réussite sociale spectaculaire des autres. Ludovic Gandelot mentionne un processus de paupérisation, particulièrement pour les Sunnites (2008b, p. 96).

Contrairement à Nairobi, Durban ou Moshi, il n'existe pas de « quartier indien » au sens résidentiel du terme à Antananarivo, les membres du groupe étant installés dans différents quartiers, soit aisés, soit très commerçants. La géographie des lieux de résidence se calque ainsi sur celle des Malgaches ou étrangers de haut niveau social : mentionnons le quartier périurbain d'Ivandry, au nord de l'agglomération, proche des zones d'affaires, ou des quartiers centraux plus anciens, développés à l'époque coloniale, tels que ceux qui bordent la route circulaire comme Ankadivato, Antsahabe, Antsakaviro, la cité Planton. Si nombre de personnes logent dans de spacieuses villas, certains préfèrent loger en appartement, comme cet homme qui explique (entretien, 2001) : « La sécurité, c'est le plus important pour moi, donc je préfère ne pas habiter dans une villa. Là, on est au troisième étage, on est tranquille. » Aucune personne rencontrée ne vivait dans un lotissement fermé, même si cette forme urbaine s'est beaucoup développée à Antananarivo depuis les années 2010 auprès des plus riches (le cas contraire et exceptionnel du complexe Bohra en périphérie de la ville sera évoqué infra).

En termes de vie quotidienne, les personnes rencontrées ont indiqué faire leurs courses dans les supermarchés de la ville, à l'instar des classes moyennes et aisées locales (Fournet-Guérin, 2007, p. 67). Elles fréquentent également les centres commerciaux de périphérie qui ont ouvert depuis les années 2000 dans la capitale. Commerçants ou entrepreneurs, beaucoup travaillent six jours sur sept, ce qui ne laisse que peu de temps pour les loisirs. Le temps libre est consacré à la famille le dimanche, aux activités à la mosquée ou au temple, ainsi qu'à des pratiques récréatives, le plus souvent en périphérie de la ville, ce afin d'échapper à la densité vécue comme pesante et d'accéder à des espaces plus agréables. De nombreux Indiens sont membres de clubs sportifs d'accès sélectif mais mixtes en termes de fréquentation ethno-raciale (à Ilafy, au nord-est de l'agglomération, ou au Centre olympique de Tananarive, au nord), ou bien se rendent en voiture dans les environs de l'agglomération pour pique-niquer, ou encore faire des courses de voiture sur les pistes désertes, pratiquer la pétanque, sport apprécié à Madagascar depuis l'époque coloniale¹⁰ ; tout comme les

¹⁰ Plusieurs personnes ont mentionné un tournoi de pétanque devant se dérouler en mai 2023, d'abord présenté envers moi comme étant ouvert à tous, et s'avérant finalement restreint aux seuls membres des communautés indiennes. Sachant très bien que le sport est perçu comme un élément fédérateur, mes interlocuteurs n'ont pas souhaité insister sur sa pratique communautaire. Ce n'est qu'après des questions plus précises que cela est

Malgaches motorisés, ils apprécient se rendre dans la localité d'Ambatofotsy, situées à une trentaine de kilomètres au sud de la ville, le dimanche en fin d'après-midi pour y consommer des brochettes et s'y détendre. Il s'agit de pratiques caractéristiques des Tananariens aisés, quelle que soit leur origine. De même, nombre de personnes ont mentionné que l'essentiel des loisirs est tourné vers l'intérieur : télévision, vidéo, jeux sur ordinateur...

En 2001, les Indiens rencontrés dans le cadre de la thèse et à qui les mêmes questions sur la perception de l'espace urbain ont été posées qu'à la population majoritaire, ont développé les mêmes discours que celle-ci à propos de la ville en général, déplorant sa saleté et ses inconvénients (pollution, circulation...), insistant sur les progrès réalisés au tournant des années 2000, identifiant les mêmes lieux centraux ou symboliques... Contrairement à l'image fréquemment diffusée par la population malgache d'un groupe qui vivrait dans la ville de manière hors-sol en raison de son origine étrangère, ils s'intéressent donc à la ville, développant discours et représentations à son sujet. En réponse aux questions « d'où êtes-vous ? » et « aimez-vous Tana ? », un homme d'affaires rencontré en 2023 répond ainsi avec vivacité : « Je suis de Tana ! J'aime Tana, oui [je suis tananarivien] ».

Les entretiens et observations réalisés permettent ainsi de mettre en évidence l'existence d'une citadinité des Indiens d'Antananarivo, de prime abord davantage caractérisée par leur niveau social que par leur origine ethnique car similaire à celle des citoyens aisés d'origine malgache. Tout comme à Dar-es-Salaam, on peut bien identifier une « quotidienneté et indianité » dans la ville d'Antananarivo (Calas, 2006, planche photographique 14 du cahier central). Cette indianité citadine visible s'avère cependant plus complexe que relevant de la seule expression d'une citadinité de personnes aisées. En effet, nombre d'éléments visibles relèvent de petits commerces localisés dans des quartiers populaires et ne signalent pas un niveau de vie élevé. À l'inverse, les Indiens les plus riches sont, à l'instar des riches Malgaches, discrets et peu visibles en ville, sauf à travers leurs véhicules et leur résidence. Les occasions pour les Tananariens de les croiser dans l'espace public sont rares.

2. Une citadinité à part ? De la vulnérabilité spatiale des Indiens d'Antananarivo

2.1. Des pratiques mobilitaires distinctes du fait du sentiment de vulnérabilité

Si l'accès des Indiens aisés d'Antananarivo à la mobilité est développé du fait de leur position sociale favorisée, il est paradoxalement restreint du fait de leur vulnérabilité lors de la mise en mouvement de leurs corps dans l'espace public, qu'il s'agisse de déplacements pédestres ou automobiles. Se mouvoir à pied dans l'espace urbain expose en effet les Indiens, identifiés par leur phénotype, à des agressions ou à des enlèvements pour rançon. De tels événements sont très fréquents et reviennent dans la parole de toutes les personnes rencontrées. Une jeune femme ayant quitté Madagascar pour ses études supérieures en France explique : « à Tana [désignation d'Antananarivo en français local], je ne me déplace jamais seule à pied, même pour faire 500 mètres ; je suis toujours accompagnée. Si je prends un taxi, il faut photographier la plaque. [...] En tant que jeunes, on est totalement dépendants de nos parents ». Il est rare d'observer des femmes d'origine indienne marchant à pied dans la ville (j'ai pu en observer cependant, en centre-ville). Une femme explique qu'elle redoute les insultes, une remarque désagréable, une bousculade ou encore un geste déplacé et renonce à tout déplacement pédestre en ville ; « à Paris, j'adore marcher », ajoute-t-elle. La femme d'un homme d'affaires conduit seule à Maurice, mais pas à Madagascar. Le rapport à l'espace des femmes d'origine indienne est ainsi particulièrement contraint, même s'il existe des contre-exemples, comme cette femme qui m'explique : « à

mon retour [de France] en 1998, j'étais une des premières femmes qui conduisaient », sous-entendu, indienne. « Je travaille, je conduis, je vais partout, je suis très indépendante, le permis de conduire c'était la liberté, je n'ai jamais eu de chauffeur ». Ce propos souligne en creux qu'il s'agit d'une pratique atypique et relève peut-être, du moins en partie, d'une attitude de légitimation par rapport à une chercheuse française.

En effet, la mobilité motorisée est également restreinte et la plupart des personnes rencontrées avaient renoncé à conduire elles-mêmes, se faisant systématiquement accompagner par un chauffeur, pour éviter toute forme de lynchage en cas d'accident de la circulation impliquant une personne malgache, ou pour prévenir les risques d'enlèvement. Cette peur concerne aussi bien les hommes que les femmes. Un homme d'affaires indique se déplacer en voiture blindée depuis que son garde du corps a été tué en 2017 dans un cimetière indien où un enlèvement avait lieu sous ses yeux.

Ces contraintes sur les déplacements individuels et ces renoncements ou adaptations traduisent un sentiment de vulnérabilité très fort, commun à la plupart des personnes d'origine indienne à Antananarivo.

2.2. Une représentation commune à tous les membres du groupe : le sentiment d'une vulnérabilité spatiale

Toutes les personnes rencontrées ont évoqué la fragilité de leur position dans la société malgache majoritaire, perception confirmée par toutes les études sur les Indiens (Gandelot, 2008a ; Gay, 2009 ; Rabearimanana, 2011). Il ne s'agit pas d'une peur infondée : tous les Indiens de Madagascar ont soit fait l'expérience d'une forme d'agression, directe ou sur un membre de leur famille, ou ont vécu des « moments difficiles » (entretien, 2023) de tension, d'inquiétude ou de violence verbale. Plusieurs ont connu des personnes enlevées, certaines tuées. Tous ont en mémoire les épisodes violents des années 1980 et 1990 notamment, appelées localement OPK (« opération *Karana* »), qui consistent en des pillages, des incendies visant les biens des Indiens, voire des attaques contre des individus (Blanchy, 1995 ; Gay, 2009). Tous sans exception me présentent leur position comme vulnérable, quelle que soit leur nationalité¹¹ (malgache ou non) ou leur situation économique et sociale. En 2001, j'avais qualifié leur rapport à la ville d'« inquiet », du fait de l'hostilité latente qu'ils ressentent de la part des Malgaches : « Tana, c'est une ville stressante, physiquement et moralement, avec les embouteillages par exemple, et parce qu'on est Indien. On est perpétuellement sur le qui-vive. On a l'impression d'être sur un volcan » déclarait une femme en 2001, évoquant sa peur des OPK. En 2023, une autre m'indique « on est prêt à partir à tout moment [par avion] ». Pour ceux rencontrés en France, la crainte existait toujours, à distance et par procuration, en raison de l'exposition des leurs restés sur place. En 2018, période de violence aiguë caractérisée par plusieurs dizaines d'enlèvements, une personne a refusé de me répondre par peur que je ne divulgue dans mes publications des informations identifiant sa famille comme une cible (j'ai pu finalement l'interroger en 2023).

2.3. Une citoyenneté des Indiens d'Antananarivo contestée par la société malgache

¹¹ La question de la nationalité des Indiens de Madagascar est un sujet complexe. Leur accès à la citoyenneté malgache est limité, l'État malgache indépendant ayant délibérément limité celui-ci. Nombreux sont ceux qui détiennent la nationalité française. Voir pour plus de détails Blanchy, 1995 et Gay, 2009, p. 29 sqq.

Dans leur grande majorité, les Tananariviens d'ascendance malgache n'aiment guère les Indiens, qu'ils désignent par le terme dépréciatif de *Karana*, voire les détestent ouvertement¹². En tant qu'étranger, on entend ainsi très fréquemment que les Indiens sont fourbes, malhonnêtes, intolérants, fermés sur eux-mêmes, méprisants envers les Malgaches, qu'ils s'enrichissent à leur détriment, qu'ils confisquent l'économie nationale (il existe le terme très stigmatisant de *mpangoron-karana*, « ceux qui confisquent la richesse, ceux qui exploitent les gens »), qu'ils falsifient les passeports pour acquérir la nationalité malgache pour ceux qui ne l'ont toujours pas obtenue, etc.

Le premier et principal motif de méfiance réside dans la domination économique d'une partie importante du groupe, qui compte parmi les principaux hommes d'affaires et investisseurs du pays. Dans un classement du magazine *Forbes* de 2015, sur les quatre plus grosses fortunes professionnelles malgaches figurant parmi les 25 plus importantes en Afrique, trois sont indiennes. Leur richesse et leur réussite suscitent jalousie et convoitise. Un étudiant de Master 2, assistant de recherche d'une de mes étudiantes françaises à Antananarivo, lui déclare, en 2020 : « On vient à pied mais eux viennent en voiture, c'est une question de sécurité parce qu'ici il y a beaucoup de cas de kidnapping et tout. [...] C'est surtout les Arabes et les *Karanas* qui se font kidnapper. [L'étudiante] : Pourquoi eux ? C'est une question d'argent. Les *Karanas* sont mal vus car la plupart profitent des Malgaches. Donc la plupart des gens kidnappés ce sont toujours eux ».

La manifestation paysagère de leur aisance économique est aussi vilipendée. Ainsi pouvait-on lire dans le magazine malgache hebdomadaire *Revue de l'Océan Indien Madagascar* (juillet 1996, p. 63) : « Leurs maisons et leurs boutiques sont facilement reconnaissables avec des rideaux de fer. Ils se barricadent derrière de véritables claires-voies de barreaux, comme des forteresses inexpugnables », alors que les riches Malgaches ou étrangers ont adopté exactement la même pratique, en raison d'une criminalité perçue comme croissante. L'animosité contre les Indiens se focalise également sur leur stratégie foncière dans les périphéries de l'agglomération où ils sont accusés publiquement d'accaparer les terres et de contribuer au remblaiement spéculatif des rizières. Ainsi au cours des enquêtes durant ma thèse (Fournet-Guérin, 2007), la formule « Il ne faut pas vendre les rizières aux *Karana* » a-t-elle été entendue à de nombreuses reprises. Une femme résume bien le sentiment général : « Il faut bien le dire, Madagascar est envahi par les Indiens. Ils achètent tout le pays ». En proie à de grandes difficultés financières pour entretenir sa maison située en centre-ville, dans un quartier où résident de nombreuses personnes d'origine indienne, elle dit avoir reçu de nombreuses propositions d'achat de la part d'Indiens, mais refuse catégoriquement de leur vendre, fût-ce « pour des milliards » (entretien, 2001). Cette question foncière est donc extrêmement sensible à Antananarivo, et à Madagascar en général. Elle traduit une conception excluante et xénophobe, au sens propre du terme, de la citadinité.

Les personnes d'origine indienne rencontrées ont une conscience aiguë de ce rejet de la part de la société majoritaire. Toutes l'ont évoqué en entretien, la plupart du temps spontanément, parfois en réponse à une question. Parmi les propos tenus, mentionnons : « Les gens ne nous voient pas comme malgaches », « Nous, étrangers » dit une étudiante, de nationalité française, qui est née et a grandi à Madagascar ; « On n'est quand même pas acceptés. [...] Quoi qu'on fasse, on reste toujours des étrangers » déclare une femme. Tous ont évoqué leur position dans la société tananarivienne en tant que membre de la « communauté indienne ».

Ainsi, comme bien souvent dans des situations analogues de par le monde, si cette communauté existe en tant que telle et si sa conscience identitaire s'est renforcée au fil du

¹² En 2023, j'ai d'ailleurs pu faire l'expérience d'une hostilité à peine masquée de la part de mes interlocuteurs malgaches, amis comme collègues, lorsque je leur annonçais que cette année, je travaillais « sur les Indiens ».

temps, c'est en grande partie parce que construite dans l'ostracisme par la population malgache majoritaire (Gay, 2009, p. 29). Car, rappelons-le, il n'existe pas d'homogénéité interne, le seul point commun étant l'origine indienne : diversité religieuse et citoyennetés hétérogènes contribuent à constituer des sous-groupes auxquels les personnes s'identifient.

Encadré 3 - Un exemple de séparatisme spatial fondé sur un critère ethno-racial : le quartier résidentiel fermé *bohra* en périphérie d'Antananarivo, réponse à la vulnérabilité spatiale ? Dans la commune périphérique de l'ouest d'Antananarivo, Anosizato, s'est développé depuis les années 1990 un vaste complexe résidentiel fermé qui appartient à la communauté religieuse *bohra* (chiite). Le site de plusieurs hectares est vaste. Il comporte une mosquée, une cuisine centrale, un abattoir, des terrains de sport, un complexe scolaire de la maternelle au lycée accueillant 242 élèves *bohra*, francophone, et des logements, sous la forme d'immeubles et de petites maisons. L'ensemble accueille plus d'un millier de résidents permanents (il y a 400 logements), tous *bohra*, et est fréquenté chaque jour par des centaines de personnes, également membres de la communauté religieuse. L'entrée est gardée et très contrôlée, il faut être attendu ou connu pour être autorisé à y pénétrer. Ma visite n'a été qu'exploratoire (quelques heures en mai 2023 de visite guidée et accompagnée par un mollah chargé de la communication extérieure), mais permet de mettre en évidence les hypothèses suivantes. Ce choix spatial correspond à une réponse à la vulnérabilité ressentie par les Bohras : choisir de vivre dans ce complexe, c'est, selon mon guide, avoir une sécurité assurée. Cependant, il semble évident qu'il s'agit également un entre-soi communautaire recherché, visant à une séparation assumée du reste de la société locale (À ma connaissance, il s'agit du seul complexe communautaire existant à Antananarivo, quel que soit le groupe concerné). Des recherches plus approfondies sont à mener, notamment pour recueillir le point de vue des résidents.

3. Stratégies de légitimation spatiales et sociales des Indiens et difficile négociation de leur place en ville

Les Indiens aisés d'Antananarivo développent ainsi à la fois une citadinité similaire à celle des élites malgaches, et dans le même temps caractérisée par des pratiques spécifiques visant à répondre à la stigmatisation et au danger auxquels leur origine les expose. Il existe cependant des domaines de la vie sociale dans lesquels il est possible d'identifier des contributions des Indiens à la citadinité tananarivienne et partant, malgache. Ces contributions passent par des lieux et des pratiques, lesquelles sont sans cesse renégociées en fonction des circonstances, politiques ou économiques, voire conjoncturelles comme la pandémie de Covid-19. Il existe même des formes plus pérennes et anciennes d'interactions entre Indiens et Malgaches, comme dans les pratiques alimentaires et plus chargées symboliquement et plus récentes, comme dans les pratiques funéraires.

3.1 Lieux de sociabilité et lieux artistiques créés par les Indiens d'Antananarivo à destination de l'ensemble de la population locale

Loin d'une appréhension exclusivement dichotomique des rapports entre population malgache majoritaire et communauté indienne, l'analyse de plusieurs lieux et pratiques spatiales révèle des processus de contact nombreux et des transformations réciproques.

Il s'agit tout d'abord de lieux de sociabilité ouverts ou gérés par des Indiens d'Antananarivo, qui accompagnent la hausse du niveau de vie pour un segment de la population urbaine depuis les années 2000, comme ailleurs en Afrique orientale urbaine (Stoll, 2018). Ces lieux font explicitement référence à différentes cultures, l'origine indienne musulmane favorisant une référence à un Orient fantasmé et idéalisé, mais qui se traduit dans le paysage urbain.

Ainsi, Lila, le patron du salon de thé-spa *Médina Spa* (photo 3), ouvert dans le centre-ville en 2009, développe l'argumentation suivante (entretien, juillet 2011) : « Ma femme, elle est décoratrice, moi je suis d'origine indienne [de Madagascar]. J'aime tout ce qui est oriental, oriental au sens de l'Afrique du nord à l'Asie, alors voilà, on a fait ça. La Médina, le nom vous voulez dire ? C'est d'abord à cause de la localisation, en plein cœur de Tana [Antananarivo]. Ici, c'est la médina de Tana quoi ! Les gens qui viennent, ils aiment bien le décor, c'est composite ». Plus anciennement présents en ville, plusieurs restaurants tenus par des Indiens proposent une cuisine mixte, à la fois indienne et malgache, qui attire les deux clientèles. De tels lieux sont fréquentés par des Indiens, mais aussi par des Malgaches, des étrangers résidents ou de passage dans la capitale du pays. Leur fréquentation incarne dans l'espace une forme de cosmopolitisme quotidien. Une vidéo postée en 2023 sur le réseau social Instagram par un jeune Malgache l'illustre bien : il promeut le restaurant *Little India* et déclare en français, en dégustant les plats : « La cuisine indienne, c'est aussi super bon, en vrai, alors qu'on y pense pas souvent » (compte Tiakaly).

Chez des Tananariviens d'origine malgache, il est fréquent de cuisiner chez soi un plat indien, comme le *kimo*¹³, ou de confectionner des *sambos* (nom local des samoussas), dont l'origine indienne est le plus souvent méconnue. Les *sambos* ont été pleinement indigénisés par les Malgaches.



Photo 3. La Médina et l'hôtel le Riad, le choix d'une inspiration orientalisante dans l'architecture, la dénomination et la typographie pour un établissement fondé par un Indien d'Antananarivo. Quartier colonial à la mode et huppé d'Isoraka. Source : 2011, C. Fournet-Guérin

¹³ D'ailleurs référencé sur des sites de conseils culinaires français comme un « plat malgache ».

Depuis les années 2010, de riches hommes d'affaires d'origine indienne ont promu une politique culturelle de soutien à l'art contemporain et ont ouvert des lieux d'exposition. C'est le cas de la Fondation H, financée par l'homme d'affaires Hassnein Hiridjee, longtemps installée en grande périphérie de la ville, déplacée en plein centre-ville en 2023, dans un ancien bâtiment colonial entièrement réhabilité (une ancienne poste, photo 4). Dès les premiers jours suivant l'ouverture, le lieu était fréquenté par des Tananariviens aisés, principalement d'origine malgache : j'ai pu y observer une séance de photographies de mode et des rendez-vous professionnels dans la cour qui accueille un café et procure un accès au wifi. Sur le site Internet, la fondation se présente comme « une fondation *malgache* d'art contemporain » [je souligne]. Un autre lieu, l'Alhambra Gallery, situé au sud de la ville, dans une périphérie industrielle, Ankadimbahoaka, accueille depuis 2023 une antenne de l'Alliance française ainsi qu'une fondation d'art contemporain également, la Hakanto Gallery. Le mécène est le Fonds Yavarhousen. Il s'agit là de lieux cosmopolites, construits en lien avec le fait métropolitain à Antananarivo, qui traduisent l'insertion des hommes d'affaires d'origine indienne dans des réseaux économiques et culturels mondialisés (Fournet-Guérin, 2017).



Photo 4. La cour de la Fondation H, installée dans un bâtiment colonial rénové en 2023 : un lieu d'exposition d'art contemporain mais aussi de sociabilité pour la population locale. Source : 2023, C. Fournet-Guérin

L'ensemble de ces lieux, s'ils s'adressent à l'ensemble de la population tananarivienne sans exclusive en termes d'origine ethno-raciale, sont en revanche à destination d'une clientèle plutôt aisée, ouverte aux influences internationales, voire cosmopolite, et sont socialement sélectifs.

3.2. Des contacts apaisés et négociés entre Indiens et Malgaches ? Les exemples de pratiques funéraires et d'actions caritatives en ville

Dans un tout autre registre, les Indiens apportent aux Tananariviens la possibilité d'accéder à une crémation du corps lors d'un décès. D'après toutes les personnes d'origine malgache que je connais, il s'agit d'une pratique nouvelle à Antananarivo. Comme il n'existe pas de crématorium, les Malgaches désireux d'y avoir recours sollicitent les services de celui du temple des Hindous de la ville. Le lieu porte d'ailleurs le toponyme populaire de *Fasana ny Karana*, littéralement « le tombeau de l'Indien ». Comme les désignait un interlocuteur d'origine indienne et musulman¹⁴ (entretien, 2023), « ceux qui brûlent » donnent ainsi accès

¹⁴ Cet homme, très âgé, catégorise ainsi les Indiens : « il y a les musulmans et il y a ceux qui brûlent ». À ma question « avez-vous des amis malgaches ? », il me répond : « bien sûr, d'ailleurs j'ai pris la parole lors des obsèques du pasteur X [personnalité en vue à Madagascar] », manière de se légitimer en tant qu'Indien, que musulman reconnu dans un temple protestant et que citoyen envers moi.

aux Malgaches à une alternative à l'inhumation. Il s'agit d'une forme passionnante d'hybridation des pratiques funéraires qui serait à étudier plus avant¹⁵.

Enfin, les Tananariviens d'origine indienne tentent de gagner la légitimation de leur place en ville en pratiquant la charité et l'aide sociale, en particulier chaque vendredi autour des mosquées (distribution de repas gratuits à toute personne qui se présente, quelle que soit son origine), mais aussi à l'occasion d'événements exceptionnels, comme des périodes de troubles politiques (2002, 2009) ou la crise sanitaire du Covid-19 en 2020-2021. Durant l'hiver austral 2023, un de mes contacts m'envoie une vidéo d'une maraude organisée la nuit auprès des sans-abris malgaches destinée à leur distribuer du pain et une couverture. Il s'agit là de pratiques à destination de la population malgache pauvre, très majoritaire en proportion.

Nombreux sont toutefois ceux qui ont l'impression que « ça ne sert à rien » et qu'aucune reconnaissance ne leur est accordée en retour. Un homme résume l'ambivalence des rapports entre Tananariviens malgaches et indiens : « Je suis tananarivien. [...] Je suis malgache, enfin j'aimerais idéaliser en disant que je suis malgache, mais le mot Indien de Madagascar serait plus juste. [...] Madagascar, c'est mon pays, franchement. En même temps, on n'a pas encore nos papiers, on n'est toujours pas malgache ». Au cours de entretiens, en réponse à la question « Comment définiriez-vous votre origine ? », nombreux sont ceux qui se sont présentés comme « français, indiens, malgaches », en mentionnant les trois, dans des ordres variés. L'étudiante ayant grandi à Antananarivo et vivant à Paris porte au cou un pendentif en or représentant l'île de Madagascar : alors qu'elle m'explique qu'elle ne souhaiterait pas y retourner vivre en raison des contraintes et des menaces sur sa sécurité, c'est une manière forte d'afficher sur son corps une identité spatiale et un lien affectif avec ce pays, tout en incarnant par ce choix toute l'ambivalence de ses ancrages spatiaux.

Conclusion

Les Indiens d'Antananarivo sont un petit groupe minoritaire, quoiqu'hétérogène, perçu comme socialement aisé, qui partagent une condition citadine issue d'une situation coloniale et migratoire ancienne. À travers cette approche par l'intersection entre groupe majoritairement aisé et groupe en situation de minorité d'origine exogène, l'article permet à la fois de mettre en évidence des processus de citoyenneté liés aux groupes socialement aisés, internes aux sociétés africaines (Mercer, 2014 ; Stoll, 2018), et d'autres processus relevant de dynamiques communautaires telles que des pratiques identitaires du groupe et des mécanismes d'ostracisation émanant de la majorité se considérant comme seule autochtone légitime. Bien que très peu nombreux en valeur absolue et en proportion de la population urbaine, ils sont très visibles en ville, identifiés par tous et participent pleinement de la citoyenneté tananarivienne et ce de multiples manières, que ce soit dans le paysage urbain, des pratiques de sociabilité et la culture culinaire. Le plus souvent mal acceptés et non reconnus en tant que locaux par la société majoritaire, ils se déclarent pourtant pleinement Tananariviens et citoyens, affirmant des ancrages urbains nombreux et puissants, qu'ils soient économiques, sociaux, culturels ou affectifs. Confrontées à des manifestations plus ou moins virulentes d'ostracisme, les personnes rencontrées revendiquent un droit à l'indifférence, à l'invisibilité en ville et expriment une aspiration à être des citoyens, certes

¹⁵ Les cimetières indiens d'Antananarivo constituent également un sujet qui n'a pas pu être étudié. Il en existe deux, musulmans. Le fait d'enterrer leurs morts en ville constitue un élément fort de citoyenneté pour les Indiens d'Antananarivo, dans une ville où l'immense majorité des habitants est inhumée en campagne, dans des tombeaux familiaux et non dans un cimetière urbain.

aisés, et des citoyens comme les autres. Cela peut être considéré comme paradoxal en raison de l'existence de pratiques spatiales et matrimoniales tendant à la fermeture du groupe sur lui-même, dans un processus d'« auto-ségrégation communautaire » (Adam, 2009, p. 57) d'une part, et dans le contexte d'identités spatiales qui se déploient également en réseaux diasporiques transnationaux puissants¹⁶. Quoi qu'il en soit, les membres de ce groupe se disent « Indiens de Tananarive » et non seulement « Indiens à Tananarive » (c'est le cas pour ceux vivant par exemple en région parisienne, à La Réunion ou au Canada), et ce alors même que la société malgache majoritaire leur dénie toujours la désignation d'Indo-Malgaches (contrairement aux descendants d'immigrants d'origine chinoise, désignés comme *sinoa-gasy*, chinois-malgaches). De manière révélatrice et contrairement à la plupart des autres pays d'Afrique indianocéanique, orientale et australe, cette terminologie n'existe pas.

Bibliographie

Adam M. (dir.), 2009. *L'Afrique indienne. Les minorités d'origine indo-pakistanaise en Afrique orientale*, Paris, IFRA-Karthala, 481 p.

Bavoux C., 1990. *Islam et métissage. Des musulmans créolophones à Madagascar : les Indiens sunnites sourti de Tamatave*, L'Harmattan, Paris, 136 p.

Blanchy S., 1995. *Karana et Banians, les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar*, L'Harmattan, Paris, 346 p.

Brient G., 2010. Indiens de Moshi, porteurs d'urbanité ?, *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 237 | Janvier-Mars 2007, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/661> ; DOI : 10.4000/com.661

Calas B., 1998. *Kampala – La ville et la violence*, Paris, Karthala-IFRA, 440 p.

Calas B. (coord.), 2006. *De Dar es Salaam à Bongoland. Mutations urbaines en Tanzanie*, Paris, Ades-Dymset-Ifra-Karthala, 387 p.

Decraene P., 1964. Le problème des minorités étrangères à Madagascar, *Académie des sciences d'outre-mer*, n° 4, Tananarive XXIV, Paris.

Donque G., 1968. Les minorités chinoises et indiennes à Madagascar, *Revue française d'études politiques africaines*, n° 26, p. 85-103.

Fournet-Guérin C., 2009. Les Chinois de Tananarive (Madagascar). Une minorité citadine inscrite dans des réseaux à toutes les échelles, *Annales de géographie*, n° 669, p. 543-565.

Fournet-Guérin C., 2007. *Vivre à Tananarive. Géographie du changement dans la capitale malgache*. Paris, Karthala, 427 p.

Fournet-Guérin C., 2017. *L'Afrique cosmopolite. Circulations internationales et sociabilités citadines*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 193 p.

¹⁶ Cette dimension diasporique de l'identité des citoyens indiens d'Antananarivo, importante pour compléter les analyses dégagées dans cet article, fait l'objet d'une autre publication (Fournet-Guérin, 2024, à paraître).

Fournet-Guerin C., 2024. A Minority, Urban and Cosmopolitan Group Descending From an International Migration in Colonial Context: Spatialties and Identities of The Indians of Antananarivo, Madagascar", *Migrating Minds. Journal of Cultural Cosmopolitanism*, vol. 1, n° 2, accepté, à paraître.

Gandelot L., 2008a. Contribution à l'étude des sentiments identitaires des Indiens de Madagascar, *Lusotopie* [En ligne], XV(1) | 2008, mis en ligne le 09 mars 2016, consulté le 14 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/823>.

Gandelot L., 2008b. Migrations et mémoires : les Indo-Malgaches de France et de Madagascar depuis les années 1970, *Outre-mers*, n° 360-361, tome 95, p. 91-108. DOI : <https://doi.org/10.3406/outre.2008.4353>.

Gervais-Lambony P. et Dorier-Apprill E., 2007. *Vies citadines*, Paris, Belin, 267 p.

Gay D., 2009. *Les Bohra de Madagascar : religion, commerce et échanges transnationaux dans la construction de l'ethnicité*, Berlin, Vienne, Zürich : Editions Lit, 396 p.

Gueunier N. J., 1994. *Les chemins de l'islam à Madagascar*, L'Harmattan, 191 p.

Hoerner J.-M., 1990. La minorité indienne à Madagascar, *Revue de Madagascar*, n° 3, p. 13-27.

Le Bourdieu P., 1978. L'implantation des minorités étrangères à Madagascar, *Annuaire des pays de l'océan Indien*, p. 38-67.

Lupo-Raveloarimanana M. et Lupo P., 2003. « La communauté indienne de Tuléar entre l'exclusion et l'intégration », *Être étranger et migrant en Afrique au XX^e siècle. Modes d'insertion et jeux identitaires*, L'Harmattan, vol. 2, p. 431-450.

Mainet-Valleix H., 2002. *Durban. Les Indiens, leurs territoires, leur identité*, Paris, Karthala, 269 p.

Mercer C., 2014. Middle class construction: domestic architecture, aesthetics and anxieties in Tanzania, *The Journal of Modern African Studies*, n° 52, vol.2, p. 227-250.

Ndiaye P., 2008. *La condition noire en France*, Paris, Calmann-Lévy, 431 p.

Rabearimanana G., 2011. L'emprise Karana à Majunga : le paradoxe d'une minorité prospère, *Madagascar. Revue de géographie*, vol. 47, p. 5-26.

Rabenantoandro R., 2010. « GAY Denis, *Les Bohra de Madagascar. Religion, commerce et échanges transnationaux dans la construction de l'identité ethnique* », *Études océan Indien* [En ligne], 45 | 2010, document 1, mis en ligne le 24 octobre 2011, consulté le 14 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/930> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.930>

Raherisoanjato D., 1987. Des communautés indo-pakistanaïses au Nord, *Omaly sy Anio*, n° 25-26, p. 123-133.

Stoll F., 2018. The City and Its Ways of Life: Local Influences on Middle-Income Milieus in Nairobi, *International Development Policy | Revue Internationale de Politique de Développement*, n° 10, p. 275-301. DOI: <https://doi.org/10.4000/poldev.2759>

Wirth L., 1945. The Problem of Minority Groups, in R. Linton (ed), *The Science of Man in the World Crisis*, New York, Columbia University Press.